



EN PHRASES AVEC CELINE

CÉLINE et les ANIMAUX

" On ne l'a pas compris, Il aimait les pauvres gens, les malades, les souffreteux, les prisonniers, les vieux, les chiens moches.... " (Lucette Destouches).

BÉBERT

Mon chat c'est Bébert. Il a dix-huit ans. Il est né à la Samaritaine. Nous l'avons repris à Le Vigan qui n'en voulait plus. " Sa vie est une tragédie " et que d'épisodes !... Toutes pas racontables... A Sigmaringen nous avons pensé un moment pouvoir nous échapper et passer la frontière suisse... Il s'est entraîné avec nous comme un chien... Il nous suivait la nuit dans les neiges d'un mètre...





Lucette avec Bébert en laisse

Plusieurs kilomètres... Il en a eu deux pattes gelées. Quand il a fallu passer en mars 45, à travers toute l'Allemagne entre les quatre armées furieuses en pleine bataille... tu vois d'ici l'enfer... et dix-huit jours nous avons mis, à remonter de Constance au Danemark à travers les flammes et le chaos... Bombes en pluie, Lucette l'avait mis dans une gibecière. Elle l'a porté ainsi sans boire, sans manger, sans pisser ni le reste pendant dix-huit jours et dix-huit nuits.

Il n'a pas remué ni fait un seul miaou. Il se rendait compte de la tragédie. Nous avons changé vingt-sept fois de trains. Tout perdu et brûlé en route, sauf le chat.

Nous avons fait des trente-cinq kilomètres à pied d'une armée à l'autre, sous des feux pires qu'en 17. Lucette seule a été blessée au genou. Elle a roulé sous un train, soufflée par une bombe, avec Bébert ! Il n'a pas bougé.

On sait ce que c'est, nous, l'intelligence animale ! Il a fait ici pendant que j'étais en tôle un carcinome du sein. Je l'ai fait opérer à ma sortie. Il a parfaitement compris. Il se porte très bien. Il a deux ans pour l'espièglerie, les gambades. Il parle, bien entendu. Il répond aux questions. Si on voulait lui laisser bouffer les piafs, il serait parfaitement heureux. Par contre nous le gavons de maquereau fumé - son régal ordinaire. Il pèse six kilos.

En Allemagne, il a vécu de pommes de terre (comme nous) et encore souvent de raves et de pain KK. Mais son idéal demeure le piaf. Trente-six guerres n'y changeront rien. Voilà pour Bébert.

(Lettres à Clément Camus, 1ère partie, 1947-1948, 30 juin 1947, BC n° 242, mai 2003, p. 3).

L'arche de Lucette

- Et tous vos chiens et chats, vous n'en avez pas gardé la trace ?

- Je n'ai fait que ça ! J'avais des milliers de bandes magnétiques. Pour moi, les années 90, 80, 70, 60, ne furent qu'une longue série d'aboiements, de miaulements, de pépiements. Depuis la mort de Louis, mes seuls repères sont mes animaux. Je compte par bête, pas par année. C'est une bonne femme qui nous trouvait des chiens perdus. Elle avait un refuge à Viroflay, j'y allais avec Louis, ou bien seule, par le pavé des Gardes, tout en haut.



L'arche de Lucette

Quelquefois, on prenait un éclaté en fin de course qui nous claquait dans les doigts au bout d'une semaine, d'autres duraient plus longtemps. C'était toujours les pires qu'on adoptait. Ce que Louis a pu pleurer ! Je l'ai vu veiller une chienne à l'agonie, il lui tenait la patte toute la nuit dans sa main gauche, et de l'autre il continuait à écrire. François en a compté cinquante-deux depuis Bébert 1er, de Kursor à Meudon : des chats comme Tête de Choux, Sarah, Mouche, Tomine, Flûte, Neutron Proton, Billy, des chiens comme Bessie, Bonzo, Agar, Madame Dubois, Frieda, Ingeborg, Polka, Jasmin, Delphine, Le Vieux Tom, Tom, Trao, Wolf, Flora, Balou, Cricri, Gigi, Moune... Tous enterrés dans le jardin. J'en oublie certainement, jusqu'à ces trois voyous-là...

- Vous êtes Noée, Lucie...

- Quelquefois, j'aimerais bien un petit déluge... Qu'elle vogue un peu mon arche ! C'est pas rigolo de rester toujours là.

(Nabe, Lucette, Gallimard, Folio, juillet 2012, p. 73).

" Vous me direz : Vous êtes si déchu vous devriez bien vous finir !... Bon !... Quand je me finirai je vais vous dire : c'est en pensant aux animaux, pas aux hommes ! à " Tête de Chou ", à " Nana ", à " Sarah " ma chatte qu'est partie un soir qu'on n'a jamais revue, aux chevaux de la ferme, aux animaux compagnons qu'on souffert mille fois comme des hommes ! lapins, hiboux, merles ! passé tant d'hivers avec nous ! au bout du monde !..." (*Féerie pour une autre fois, Gallimard, Folio, 1992, p. 264*).



A Meudon, d'autres sont venus...

PITIÉ POUR LES CHATS.

Plus peut-être que sa santé, plus peut-être que sa crainte, les bêtes, de toutes leurs forces de douceur et de tendresse, le clouent à Kōrsor. Il y avait Bébert, le chat de Le Vigan, Bébert traîné dans une valise depuis Paris jusqu'au Danemark, en passant par les routes d'Allemagne. Bébert est toujours là. Bien vieux, bien atteint, lui aussi. Et jaloux féroce de tous les autres, par droit d'amour et de priorité. Les autres, tous les chats errants

dans les bois de Kōrsor, sont venus se réfugier un à un dans la maison qu'on leur ouvrait.

Il y a Nana, Tête de chou, Haricot, Sarah, Brouette, Proton et Neutron (deux jumeaux), Pollux, Valbi... Il y a tous les sans-nom qui chassent le jour et arrivent le soir, fourbus, sûrs de trouver un gîte et une pâtée. Une vingtaine. Partir, c'est les condamner à mort.

Et puis il y a Bessie une magnifique chienne qu'ils ont trouvée toute petite, à demi-morte, enfermée dans une vieille caisse on ne sait à la suite de quelle aventure maternelle. Elle dort aux pieds de son maître.

Elle ne bouge plus. Lui pas davantage. Leur commun voyage au bout de la nuit se poursuit dans l'ombre d'une petite chambre glacée dont les murs suintent.

Et l'on peut lire dans *Le Voyage* : " J' pense plus à rien. J' pense qu' à pas crever. Ça suffit. J' me dis qu' un jour de gagné c' est toujours un jour de plus... "

(*Les Cahiers de la NRF, Céline et l'actualité, 1933-1961, Propos recueillis par Lucienne Mornay, Radar n° 56, p. 327*).

LES CHIENS ?...

" Vers l'âge de dix-sept ans, mon rêve de devenir danseuse s'envolait. Mon père s'opposant vigoureusement à ce que je néglige mes études, m'obligea à réduire mes heures de cours chez Lucette. Les circonstances le servirent, car la salle de danse disparut dans l'incendie de 68.

Le soir de cette catastrophe, vers 22 heures, j'étais au lit, au bord du sommeil, quand j'entendis de forts crépitements. Des lueurs rougeâtres transperçaient les rideaux de ma chambre. Je me levai pour voir et je fus terrifiée : la maison de Lucette brûlait.

Je vous passe mes états d'âme pour décrire brièvement la suite : l'intervention des pompiers, les papiers calcinés,



La salle de danse disparut...

éparpillés dans le jardin inondé, les chiens affolés, l'un d'eux périt asphyxié dans la cave, les pompiers n'arrivant pas à le faire sortir. Lucette n'apprit la mort du chien que le lendemain. Une heure après, vers 23 heures, Lucette arriva avec son chat dans les bras ; celui-ci avait une patte en écharpe. Elle revenait de Montreuil, de chez Pomery, l'ami vétérinaire. En voyant les dégâts elle en réalisa rapidement l'ampleur, puis avec vivacité, douloureusement, elle nous dit :

- Les chiens ?

Rassurée sur leur sort, elle contempla sa maison sans laisser voir trop d'émotion. Elle regardait les dernières fumées, d'un air las, très triste, et puis sans transition, à mes parents sidérés, elle se mit à raconter sa soirée, l'accident du pauvre animal. Sa course avec le blessé jusqu'à Montreuil. Son affolement, son inquiétude à l'idée de le perdre. Pauvre chat, pauvre petite chose. Elle était encore bouleversée, toute chavirée...

C'est ça Lucette : notre Lucette.

Elle passa la nuit chez nous et dormit dans une chemise de nuit prêtée par ma mère qui, le lendemain, s'apercevant que cette chemise avait une énorme déchirure au coude, ne s'en consola jamais.

(Serge Perrault, *Route des gardes : les voisins d'à côté, Autour de Céline 3, Le Lérot rêveur n° 57, Du lérot éditeur, 1994, p. 40*).

La mort me sera douce... j'aurai donné mon cœur à tous... je serais débarrassé de Tante Estrême ! de Clémence ! du brutal Toto !...

Ils danseront plus dans mes murs !... Putois s'écrasera plus la tête... Je veux pas que la mort me vienne des hommes, ils mentent trop ! ils me donneraient pas l'Infini ! "

(*Féerie pour une autre fois, Gallimard, Folio, 1992, p. 264*).



BÉBERT ET LES AUTRES À MEUDON.

Polka, c'est l'affreux corniaud, le chien de concierge si quelconque et si laid qu'il finit par inspirer une paradoxale tendresse. Il est borgne mais s'en soucie peu. Une seule passion l'anime : manger. C'est un tube digestif sur pattes. Il mangerait à en crever. Il ne mord pas, il ne mâche pas, il enfourne. Et chaque semaine ou presque, il s'étrangle, il étouffe. Lucette doit lui extirper de la gorge des os de poulet ou de mouton.

Totom, le berger allemand, avance lentement. Il est vieux maintenant, et triste. Il devenait imprévisible et mordait parfois sans raison. Il vient d'être castré. Il a grossi et il s'ennuie. On dirait qu'il attend la mort.

Gigi étonne par sa timidité. Elle ne supporte pas de croiser le regard des gens, par peur sans doute d'y lire la cruauté ou l'indifférence. Elle est grande et mince, avec d'immenses oreilles mobiles dressées comme des pavillons. C'est un bâtard de groenendael auquel elle a emprunté sa belle silhouette familière et son pelage noir et dur. Un rien l'effraie. Elle frémit, elle aspire aux caresses et s'en défend. Elle se réfugie auprès de sa maîtresse.

Sa fille, Moune, n'a pas de ces pudeurs. A quelques mois, elle aboie déjà avec insolence, redoute les visiteurs inconnus mais s'impose sans remords auprès des amis et des connaissances. Elle leur saute sur les genoux, réclame une part de brioche ou une tranche de rosbif, et s'impatiente si elle n'obtient pas tout de suite satisfaction.

Cette animation un peu folle marque aujourd'hui le pavillon de Meudon. Bientôt Totom disparaîtra, puis Billy puis Polka, Toto peut-être... Ils redeviendront fantômes, souvenirs. Enterrés derrière la maison. Et Lucette plantera sur leurs tombes un buisson d'aubépines. Comme pour Thomine, Flûte et les autres...

Mais Bébert, lui, s'est échappé. Solitaire de son maître et silencieux pour toujours. Et comme pour son maître encore, c'est désormais dans les livres qu'il faut le retrouver et le reconnaître.

(Frédéric Vitoux, *Bébert, Le chat de Louis-Ferdinand Céline, Les Cahiers Rouges, Grasset, avril 1994*).



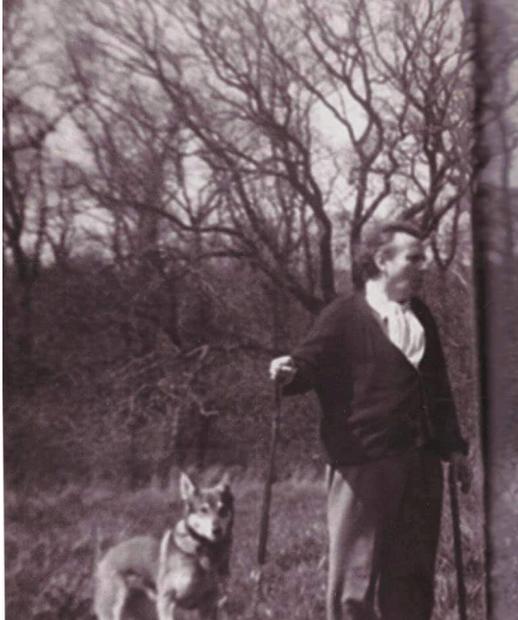
BESSY

Le même mystère avec Bessy, ma chienne, plus tard, dans les bois, au Danemark... elle foutait le camp... je l'appelais... vas-y !... elle entendait pas !... elle était en fugue... et c'est tout !... elle passait, nous frôlait tout contre... dix fois !... vingt fois !... une flèche !... et à la charge autour des arbres !... si vite vous lui voyiez plus les pattes ! bolide ! ce qu'elle pouvait de vitesse !... je pouvais l'appeler ! j'existais plus !... pourtant une chienne que j'adorais... et elle

aussi... je crois qu'elle m'aimait... mais sa vie animale d'abord ! pendant deux... trois heures... je comptais plus... elle était en fugue, en furie dans le monde animal, à travers futaies, prairies, lapins, biches, canards... elle me revenait les pattes en sang, affectueuse... elle est morte ici à Meudon, Bessy, elle est enterrée là, tout contre, dans le jardin, je vois le tertre... elle a bien souffert pour mourir... je crois, d'un cancer... elle a voulu mourir que là, dehors... je lui tenais la tête... je l'ai embrassée jusqu'au bout...
(*D'un château l'autre, Poche, 1968, p.174*).



Bessy



A Klarskovgaard

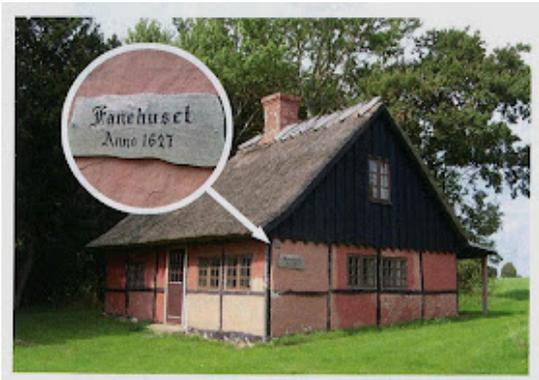
Autre familière de la maisonnée, la chienne Bessy. Dans la bouche de Céline, l'histoire de Bessy est pure affabulation. Pas une seule once de vérité, cette fois ! Non, Bessy n'a jamais été un chiot abandonné par un soldat allemand. C'est une chienne de race, achetée toute petite par les Petersen dans un chenil réputé de Fionie. Ce n'est pas un animal martyrisé qu'on affame en le gardant encagé pour le rendre encore plus sanguinaire dans la chasse aux lièvres et aux lapins sauvages. Non décidément : c'est un fin berger allemand, une bête docile, affectueuse, avec laquelle joue le petit Erik. Mais Bessy va s'attacher à Céline : instinct de l'animal qui sent l'homme désespéré et veut le consoler ?

Les Petersen, émus, ne vont pas hésiter à offrir Bessy au couple. Elle sera de toutes les promenades à travers la campagne, la forêt et le long de la plage.

En juillet 1951, elle fera partie, en compagnie des chats Bébert, Thomine et Flûte, du voyage-retour des Destouches en France. Elle mourra à Meudon. Dans *D'un château l'autre*, la mort de Bessy, telle que la décrit Céline, est peut-être la plus émouvante fin d'un animal qu'on ait lue sous la plume d'un écrivain ! A vous tirer des larmes !
(*David Alliot, François Marchetti, Céline au Danemark 1945-1951, Editions du Rocher, 2008, p. 56*).

Car on connaît Bébert, les chiennes et les chats, mais ce soin qu'il avait des petites bêtes ? Deux soucoupes de lait devant la maison pour nourrir les hérissons - une bestiole bien à l'image de l'hôte de ces bois, inabordable aux caresses et pourtant si tendre à l'intérieur. Et les oiseaux ?... Céline et Lucette, la providence des moineaux, des pies, des freux et des mouettes ! Voilà un aspect de leur vie à revendre, et bien " tendance " ma foi dans la " communication " du moment ! Céline écolo !...

Ils avaient donc tendu des cordages par amour, entre les arbres de *Skovly*, pour y accrocher des paniers pleins de miettes et de graines. Dix miches de pain par semaine qu'il prenaient au boulanger en tournée. Et pas que du pain, de la viande aussi !... Ça s'était dit chez les volatiles, répercuté en sifflet dans la forêt domaniale - les chers duveteux accouraient de partout au festin. " *On vit à Korsor, pendant les années Céline, un nombre incalculable d'oiseaux de toutes sortes* ", disent les auteurs. Mince alors ! Des espèces " *dont beaucoup étaient inconnues aux autres habitants du lieu* ".



Fanehuset

Le mot avait fait le tour des îles, sans doute, et même très loin : des aigles venaient chercher pitance, de grands rapaces de Norvège qui se sédentarisèrent pour profiter de la bidoche offerte... C'est tout de même un touchant exploit ; ce côté Saint-François d'Assise devrait plaire aux écoliers d'à présent : même Hugo, joyeux grand-père, n'a jamais fait une chose pareille...

(*Claude Duneton préface, in Images d'Exil, L.F.Céline 1945-1951, E. Mazet et P. Pécastaing, Du Lérot, 2004*).

BOBS

À la mort de sa grande mère, le « Petit-Louis », qui a neuf ans, « hérite » de Bobs, un petit fox-terrier, acheté pour lui par sa grand-mère et qui, toujours selon François Gibault, « devient son meilleur compagnon ». Le chien accompagnera Louis dans le passage difficile de l'enfance à l'adolescence. Dans les lettres, entre 1907 et 1909, lorsque Louis est en vacances ou en séjour d'études en Allemagne et en Angleterre, il s'informe constamment de son chien, de sa santé, lorsque ce dernier donne des signes de vieillissements.

En mai 1909, Louis est en Angleterre, lorsqu'il apprend la disparition de son chien et cherche à relativiser la nouvelle, mais sa réaction, ses justifications montrent qu'il considérait l'animal comme un membre à part entière de la famille Destouches. Pour apprivoiser sa peine, il admet que, telle une personne parvenue en fin de vie, au moins, le vieux Bobs ne souffre plus :

« *Chers parents. C'est hier après-midi que j'ai reçu la nouvelle de la mort de notre pauvre Bobs. Avez-vous bien su si ce n'était pas une syncope ? Mais cependant la pauvre bête n'a pas fait une mauvaise chose, car j'aime mieux le voir mort que souffrir comme il souffrait. Nous aurons fait ce que nous aurons pu. Où vas-tu le faire enterrer ? S'il était mort à Albon, nous aurions pu le mettre dans le jardin. Il faut se faire une raison et qu'à l'heure actuelle il ne souffre plus* ». (*Lettres* » p.19, la Pléiade).

Avec la mort de son chien, cadeau de sa grand-mère, Louis est de nouveau confronté avec la perte d'un être cher, sa sensibilité, lui fait dire qu'il n'aura plus jamais d'autres chiens. Une des chaloupes appartenant à la famille sera également rebaptisée « Bobs », en souvenir du disparu, comme l'on fait pour des personnages importants qui, pour un temps, marquent la société... le nom d'une rue, d'un square, d'un édifice public.

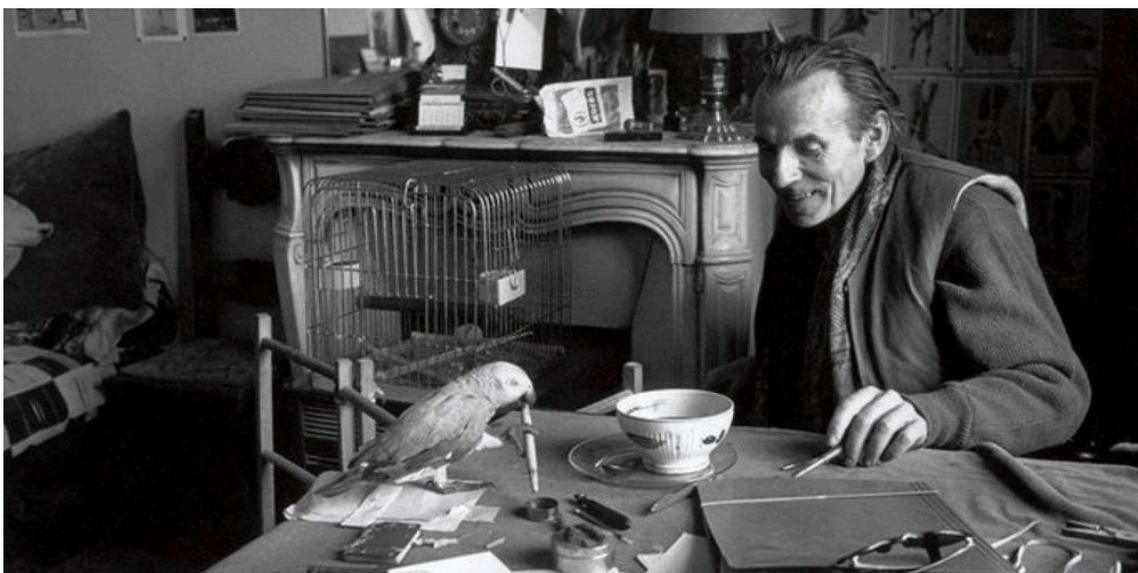


Bobs, le petit fox

Il est indéniable qu'avec son chien, Louis Destouches, a apprécié la compagnie particulière des animaux et aimé leur désintéressement, leur fidélité, leur affection, ce sens unique et inconditionnel d'une telle relation où le chien n'exige rien en échange de son attachement. Pour le Céline adulte et meurtri par les hommes, la reconstitution des souvenirs d'enfance devient un élément de survie et Lucette l'a certainement fort bien comprise. Bobs demeure un des liens précieux et directs; le lien qui fixe la mémoire du temps et l'attachement à sa grand-mère est l'un des moments forts de ce temps si éphémère et, par conséquent, précieux. L'affection envers son chien est le prolongement naturel de l'amour de l'enfant pour cette vieille, qui savait si bien montrer le côté caché des hommes et des choses. L'inverse est également vrai, les animaux illustrent aussi l'amour gratuit que l'aïeul lui prodiguait. (Pierre Lalanne, 1 avril 2011).

TOTO

Le perroquet n'avait pas de cage. Louis le laissait en liberté. Il faisait des saletés partout, sur la table, le fauteuil, par terre. Ça lui était égal. Toto lui cassait ses crayons, lui faisait des tours pendables. Louis criait contre lui. Toto lui répondait.



Il lui cassait ses crayons

Peu après la mort de Bébert, en 1952, Lucette fit l'acquisition d'un perroquet à la Samaritaine pour le consoler de la mort de son chat en lui offrant un nouveau compagnon. En colère, Céline refuse alors l'animal et exige de le renvoyer à la Samaritaine, trop onéreux fut la raison invoquée. Raison la plus simple, Céline est naturellement proche de ses sous. Toutefois, rappelons-nous qu'il refusa également, au début, de prendre Bébert, car, adopter un animal exige de son maître une grande responsabilité. Il n'a pas alors hésité à faire castrer le chat et s'assurer qu'il avait tous les papiers nécessaires; se limiter au prix est un peu court, Céline voyait nécessairement plus loin.



Toto, la liberté

Le perroquet gris du Gabon est reconnu comme un animal très intelligent, certains d'entre eux peuvent apprendre jusqu'à 200 mots (ce qui n'est pas le cas de Toto), reproduire des bruits courants, exécuter toutes sortes de mimiques et peuvent devenir de très bons orateurs. Ils sont en mesure d'emmagasiner plusieurs types de sons qu'ils aiment répéter. Ils peuvent également reproduire ces bruits dans des contextes particuliers, ce qui démontre une fantastique capacité d'interrelation. Lucette connaissait-elle les caractéristiques du perroquet lorsqu'elle offrit Toto à Céline ?

À lire cette description du caractère des Gris du Gabon, elle ne pouvait pas faire un meilleur choix et il n'y a pas à s'étonner que, malgré l'opposition de principe de Céline, l'un ne tarderait pas à séduire l'autre.

Céline lui lisait-il des passages des livres qu'il préparait ? Fort probablement et l'on peut facilement présumer que le perroquet, à sa manière donnait son opinion, toujours dans cette langue, ce code qui leur était commun. De la spéculation, bien entendu, les témoignages des relations entre Céline et son perroquet viennent essentiellement de Lucette, qui raconte l'arrivée de Toto à Meudon et son adaptation avec l'écrivain, sans vraiment savoir comment opéra la magie, comment Céline fut conquis et les deux devinrent les meilleurs amis du monde:



Il donnait son opinion...



Lucette parle avec Toto

« J'ai acheté le perroquet Toto à la Samaritaine et après un premier contact désastreux, ils sont devenus inséparables. Toto vivait en liberté dans la pièce où Louis travaillait. Il picorait ses feuilles de papier ou ses pinces à linge. Il avait tous les droits et je les entendais souvent se disputer et dialoguer dans un langage connu d'eux seuls. » (Céline secret, Véronique Robert avec Lucette Destouches, Grasset p.145).

« Le perroquet n'avait pas de cage. Louis le laissait en liberté. Il faisait des saletés partout, sur la table, le fauteuil, par terre. Ça lui était égal. Toto lui cassait ses crayons, lui faisait des tours pendables. Louis criait contre lui. Toto lui répondait. Ils s'entendaient tous deux d'une manière fantastique, ils ne se quittaient pour ainsi dire jamais. Quand Louis descendait à la cuisine (...) Toto était sur ses épaules. Le pauvre Louis ne tenait pas debout, il lui arrivait de tomber dans l'escalier. Toto tombait avec lui. J'entendais de là-haut le perroquet crier, furieux. Je descendais les ramasser. Toto remontait sur ses épaules et ils repartaient. Je n'ai jamais vu deux êtres comme cela – une réussite ! Et puis Toto avait un mérite, il le débarrassait des gens qui venaient le voir. Il leur donnait dix minutes, pas plus. Au bout de dix minutes, Toto allait mordre les chaussures ou le bout de pied des visiteurs de Louis qui n'avaient plus qu'à battre en retraite » (Lucette dans La vie de Céline de Frédéric Vitoux chez Grasset, p.535).

Après la mort de Céline en ce mois de juillet 1961, Toto s'est tue pendant des mois, on imagine le désarroi de l'animal, le deuil. Qu'advint-il de lui par la suite ? On ne connaît

pas la suite de son histoire, sa fin, le nombre d'années qu'il survécut à son maître...
(Pierre LALANNE, 29/05/2011).

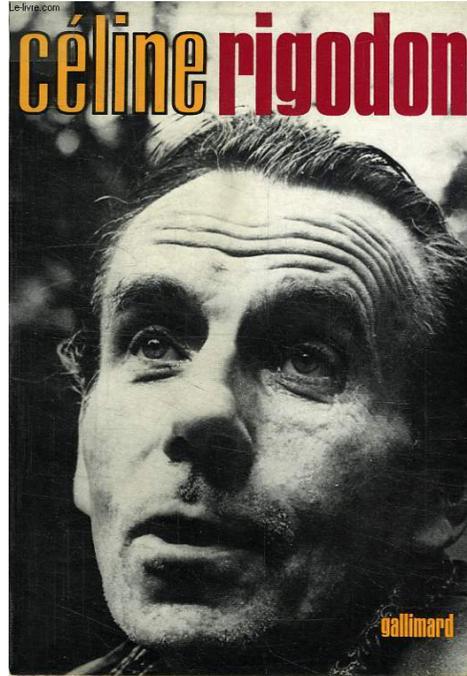
TOTO DANS L'INCENDIE.

Dans la nuit du 23 au 24 mai 1968, vers 23 heures, le feu se déclara dans ce qui fut le bureau de Céline à Meudon, puis gagna les autres pièces, dévorant meubles, souvenirs et manuscrits. A minuit le pavillon principal n'était plus qu'une carcasse aveugle.

On imagine le récit que Louis-Ferdinand Céline aurait fait de cette catastrophe " célinienne " ; quelle fresque il aurait brossée ! Quelle fin pour *Rigodon* ! Lui qui n'avait plus la force de s'attacher aux choses et qui n'ambitionnait plus que la fosse commune !

Mais à quelques pas des décombres la cage des oiseaux était intacte et Toto bien vivant. Il est désormais le maître de ces ruines, perroquet témoin, gardien de fantômes, il attend les Chinois dans ce décor de Grand Guignol.

(François Gibault, Préface de *Rigodon*).



CHARMEURS D'OISEAUX.

Cette allée est vraiment tranquille... mais tiens !... Lili voit mieux que moi... c'est rien... là-bas dans les herbes, un oiseau... mais pas un oiseau habituel... un oiseau je dirais " de collection " de Jardin des Plantes... un oiseau gros comme un canard, mais mi-rose, mi-noir... et ébouriffé ! je dirais les plumes en bataille... je regarde plus loin ... un autre ! celui-là je le connais !... c'est moi qui l'ai vu le premier !... un ibis... drôle de piaf ici... et une " aigrette " ! ... celle-là sûrement pas du Danemark !... un paon maintenant... ils viennent exprès !... et un " oiseau - lyre " ... c'est à manger qu'ils voudraient... l'endroit est pas bien nourrissant, ruines, ronces, cailloux... encore un autre !... cette fois un toucan... on les a presque à trois... quatre mètres... ils seraient familiers si on avait à leur donner, mais vraiment on n'a rien... là je dis à Lili " ferme bien le sac, qu'il sorte pas la



L'oiseau-lyre

tête ! "... je pense à Bébert... comme ça entourés d'oiseaux si il venait quelqu'un il se demanderait ce qu'on leur fait, si des fois nous ne sommes pas charmeurs... charmeurs d'oiseaux...

- Allons-nous-en !

Je crois que pour nous tout est dangereux... ces oiseaux, je suis sûr sont en " rupture de volières " ... ils doivent venir comme nous d'en bas, de " zoos " en Allemagne, bombardés... en tout cas, mes cannes !... et un grand effort et debout !... et au tramway !... je vous ai dit, au " terminus " ... d'où nous sommes venus... on va se retrouver...

(*Rigodon, Folio, octobre 1988, p. 303*).

C'est vrai, et Piram ! Il geint, il chiale un petit peu Piram... il est appuyé contre moi, sa patte droite en l'air... la patte avant... Il se rend compte... oh il est pas idiot Piram... il se rend compte là que je suis médecin. Allez ! Allez ! qu'il a l'air comme ça... je comprends moi son expression... Faites-moi quelque chose à ma patte... Il me la lève... il me la donne quoi.

- Oui, Piram, oui.

Je repalpe sa patte. Elle a encore gonflé un peu. Je lui effleure doucement... je lui cherche la fracture, le trait... Oh ! je suis très doux à la palpation... C'est là, je l'ai le trait. La même elle reste vautrée à la renverse, elle m'obéit pas.

- J'ai sommeil Docteur.

- Je vais te faire sommeil cocotte !

Elle voit que je vais pas rire.

- Cherche-moi des pinceaux.

Pour qu'elle se relève.

- Je vais faire une attelle à ton clebs.

Je lui montre les pinceaux. Y en a plein un pot par terre, une sorte de vase à long col... je veux qu'elle y aille, qu'elle m'obéisse...

- Passe-moi les pinceaux. Tu vas tenir Piram.

- Comment le tenir ?

- Sur le sofa là sur le dos... la patte en l'air.

Je fais monter Piram... il veut bien... Je le couche le flanc bien douillet... là... Ça va pas être très scientifique... ce sera une méchante réduction... faudrait



Piram, la patte avant droite en l'air

l'endormir... Enfin là je vais empêcher que ça bouge... je vais pas la réduire... je vais fixer deux bouts de pinceaux en attelle... il clopinera sur trois pattes... ce sera mieux que ce pauvre membre tordu. C'est une fracture en bois mort... c'est pas une fracture ouverte... c'est le contre-choc de quelque chose... c'est pas un éclat d'obus, l'éclat serait rentré, coupé tout... ça serait une plaie. Pas de plaie [mot ill.] l'hématome. Là sur le flanc il se méfie pas Piram. Il geint, il geint.

- Tiens-le bien !

(Maudits soupirs pour une autre fois, L'Imaginaire, Gallimard, avril 2007, p.253).

A THORVALD MIKKELSEN

[Meudon.] Le 1/1/60

Mon cher Maître et Ami

Voici le jour de l'An et ses bons vœux ! on n'ose plus à notre âge !... Tout prouve que tout va de plus en plus mal, ne serait-ce que le prix des nouilles ! francs vieux ou nouveaux ! La pauvre Thomine est morte, notre petite chatte noire et blanche, de pneumonie et de vieillesse. Il ne nous reste plus qu'un chat de chez vous, le tout gris Flûte. Le reste ne vaut pas la peine d'être raconté, ignobles vétilles humaines.

On vous embrasse tous les deux

LF et Lucette

(Lettres, Pléiade, Gallimard, p. 1561, 60-1, octobre 2009).

Cet email a été envoyé à {{contact.EMAIL}}.

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

